



Entre le 19 avril et le 16 mai 1943, la population juive du ghetto de Varsovie se révolte. La police allemande et les forces SS pénètrent le camp. La bataille durera quatre semaines et fera environ 7 000 tués parmi les résidents. Les survivants seront déportés. Une poignée d'insurgés prend la fuite et continue la résistance hors du ghetto.

On éprouve alors étonnamment le plaisir de comprendre et l'on découvre que l'esclavage a été un mode régulier de rapports humains.

Idéologiquement, on parle de l'esclavage chrétien, on parle singulièrement peu de l'esclavage africain, ni de l'esclavage maghrébin africain. On voit donc comment la mémoire est très rapidement récupérée pour alimenter un récit idéologique. S'emparer du pays voisin, détruire des temples, des statues sont une règle depuis que l'histoire est documentée. Beaucoup ont cru en ces récits, et ils ne ressentent aucun sentiment de culpabilité, comme tous les inculpés de Nuremberg. Comme l'extrême droite de Pinochet. Comme en République démocratique du Congo, les Hutu, qui ne portent pas la culpabilité d'avoir commis un génocide puisqu'ils l'ont fait dans une démarche de purification ; pour eux, il était moral de tuer.

Comment les exécutants d'un tel ordre peuvent-ils le considérer comme moral ?

Les pensées totalitaires apparaissent dans des moments de bouleversements sociaux. La surpopulation, une pandémie, une guerre produit des moments de chaos social où apparaît pratiquement toujours un sauveur, qui dira, dans un régime démocratique : « *J'ai la solution, votez pour moi* », dans un régime totalitaire : « *Obéissez-moi.* »

Quand la mémoire fait défaut, ou lorsque l'histoire a été écrite par les vainqueurs, comment les hommes peuvent-ils se construire ?

C'est la règle, l'histoire est toujours écrite par les vainqueurs. Les colonialistes étaient fiers de coloniser. Le déni est un facteur de protection, il fait partie du processus de reconstruction du pays après une période de chaos. Parce que si on ne dénie pas certaines composantes de l'histoire, il faut reconnaître les fautes, et payer pour celles de ses parents, de ses grands-parents, et là ce n'est pas moral. Le déni est un facteur de protection qui permet de reconstruire au prix d'une amputation de la mémoire.

Lorsque les générations suivantes seront confrontées à la découverte de l'horreur, cela peut-il avoir des conséquences sur leur structure mentale ?

Les enfants qui se sont développés en ayant acquis des facteurs de protection ont tissé un solide lien d'attachement, parlent bien, sont curieux, ont des relations sociales, travaillent ; ils ont une estime de soi. Ces enfants-là un jour découvrent le passé criminel, peut-être de leur père, peut-être de leurs ancêtres. En disant cela, je pense à Marie Chaix, qui a écrit un très beau livre, *Les Lauriers du lac de Constance* [Éd. Seuil, 1974], très honnête, mettant en scène son père, collaborateur [Albert Beugras, bras droit de Jacques Doriot sous l'Occupation, à la tête du parti fasciste ; il fut condamné à la prison à perpétuité à la Libération]. « *Mon père était collaborateur, il faut que je comprenne* », dit Marie Chaix. Sa sœur

découvre le génocide juif, elle est très émue, et plus tard elle apprend que son père y a participé. Pour elle, c'est un traumatisme. Pour d'autres, c'est un problème à résoudre. Tout dépend de sa structure mentale : si on a acquis des facteurs de protection, on est stable, on est confiant, on envisage les situations de manière intellectuelle. À l'inverse, si on a acquis des facteurs de vulnérabilité, on est blessé par ses découvertes. C'est pour cela que je disais que le déni est un facteur de protection, que connaissent tous les pays quand la paix revient. Ils sont obligés d'édifier une histoire glorieuse pour se remettre à bâtir, et ce n'est qu'après un certain temps qu'ils pourront accepter de s'ouvrir. En France, dans les années d'après-guerre, on avait besoin de récits de résistance pour réparer l'estime de soi, on avait besoin d'héroïser les résistants, parce que la France n'avait pas été glorieuse. Pour la première génération, il a été nécessaire de mettre en lumière la résistance, et de mettre dans l'ombre la collaboration. Mais pour la troisième génération, il est passionnant de découvrir comment un tel phénomène a été possible. Comprendre ce qui s'est passé permet justement d'empêcher que cela se reproduise.

Les différents types de mémoire

La mémoire est liée au psychisme, aux perceptions, à l'affectivité ; elle n'est ni fidèle ni un automatisme cérébral. Elle se compose de cinq systèmes interconnectés :

- **la mémoire épisodique** contient les informations de nature autobiographique ; elle est liée à un contexte spatiotemporel et permet de se projeter dans le futur ;
- **la mémoire procédurale** est celle des automatismes ; elle permet de faire du vélo, de nager, de jouer d'un instrument de musique sans réapprendre à chaque fois ;
- **la mémoire perceptive** s'appuie sur nos sens et permet de retenir des images ou des sons ;
- **la mémoire sémantique** est celle du langage ; elle contient le répertoire des connaissances acquises ;
- **la mémoire de travail** est celle du présent, sollicitée en permanence pendant toute activité.



Pour aller plus loin

• *France-Algérie, Résilience et réconciliation en Méditerranée*, de Boris Cyrulnik et Boualem Sansal, Éd. Odile Jacob, 2020.



MÉMOIRE ET DÉNI, QUAND L'HISTOIRE S'ÉCRIT

INTERVIEW DE **BORIS CYRULNIK**, neuropsychiatre / PROPOS RECUEILLIS PAR **CORINNE WEBER**, membre du comité directeur de l'ACAT / PHOTO ANONYME

La mémoire est dans son acception première l'activité psychique par laquelle des données sont emmagasinées et conservées, mais aussi restituées. Elle ne se construit pas *ex nihilo*. Ni ne se transmet ainsi. Boris Cyrulnik, qui a vulgarisé le concept de résilience, nous éclaire sur les liens entre mémoire et histoire. Et sur son indissociable corollaire : le déni.

Dans les représentations du passé que sont les livres, les statues, qu'est-ce qui fait peur, qu'est-ce qui amène à ce que l'on veuille les détruire ?

comment ça s'est passé, pourquoi c'est arrivé, quelles ont été les conséquences.

Historiquement, pendant un temps, on a dénié toute implication dans l'esclavage, on disait : « *Ce sont les chrétiens qui ont pratiqué l'esclavage.* » Aujourd'hui, on se demande comment notre culture a pu commettre de tels crimes. Alors, on ne remanie pas ce qui s'est passé, cela a existé, c'est une réalité. Mais la souffrance s'est entre-temps atténuée.

Boris Cyrulnik : Ce qui fait peur, c'est de faire vivre le passé. La mémoire est la représentation du passé. Le seul moyen de contrer cette peur consiste à comprendre, c'est-à-dire à faire un travail de mémoire, un travail d'élaboration :